

## DER DESERTEUR

Auf der Hauptwacht sitzt geschlossen  
Des Gebirges schlanker Sohn,  
Morgen frühe wird erschossen,  
Der dreimal der Fahne entflohn.

Heute gönnten mit Erbarmen  
Sie ihm Wein und Prasserkost;  
Doch in seiner Mutter Armen  
Gibt und nimmt er letzten Trost:

«Mutter, seht, die närrischen Leute  
Heischen Treu und Eid mir ab,  
Die ich doch, und nicht erst heute,  
Meiner lieben Sennin gab!

Soll mein Blut dem Fürsten geben,  
Mag wohl sein ein guter Mann;  
Doch er fordre nicht mein Leben!  
Was blieb' Euch, o Mutter, dann?

Eures Hauptes Silberflocken,  
Acker schirmen, Hof und Haus  
Und der Liebsten goldne Locken,  
Füllt's nicht schön ein Leben aus?

Hoch von langen Stangen wallten  
Fetzen Tuchs, drauf sie recht fein  
Ein geflügelt Raubtier malten;  
Und da sollt ich hinterdrein!

Dem Gevögel Adlern, Geiern,  
War ich doch mein Lebtag gram;  
Schoß manch einen, der zu Euern  
Und der Liebsten Herden kam!

Über eine blanke Schachtel  
Spannten sie ein Eselsfell:  
Welch Gedröhn, statt Lerch und Wachtel,  
Die im Korn einst schlugen hell!

## LE DÉSERTEUR

Au poste de garde, il est emprisonné  
Le svelte fils de la montagne ;  
Demain à l'aube, il sera fusillé  
Pour avoir par trois fois déserté.

Aujourd'hui, il leur a fait pitié  
Vin et bonne chère ils lui ont accordés ;  
Mais le dernier réconfort avant la mort,  
Il n'y a que sa mère à pouvoir le donner.

« Ma mère, voyez ces fous qui m'ont arraché  
Le serment d'allégeance à l'armée ;  
Mais mon cœur, et ce n'est pas d'hier,  
C'est à ma douce Sennin que je l'ai réservé.

Au prince mon sang je dois donner,  
Sans doute est-il un homme de bien ;  
Mais ma vie il ne peut ni ne doit exiger :  
O ma mère, qu'irait-il vous rester ?

Voire chevelure aux flocons argentés,  
Les champs, la ferme que je dois protéger,  
Et les boucles dorées de ma bien-aimée,  
Voilà bien assez pour pouvoir m'occuper !

Au bout de longues hampes, on voyait onduler  
Des lambeaux de toile où étaient coloriés  
Les dessins délicats de rapaces ailés ;  
Et moi, derrière, au pas, il me fallait marcher.

Ma vie durant, je les ai détestés  
Les aigles et les vautours et toute la gent ailée ;  
J'en ai tué beaucoup qui voulaient attaquer  
Vos troupeaux et ceux de ma bien-aimée !

Sur une simple caisse,  
Une peau d'âne ils ont tendue ;  
Au grondement des tambours, j'ai toujours préféré  
L'âlouette et la caille, leur chant gai dans les blés.

Trommellärm trieb mich von dannen,  
Alphorn rief mich zu den Höhn,  
Wo die grünen, duftigen Tannen,  
Meine echten Fahnen, wehn!

Unsern Küster lauscht ich lieber  
Mit dem tapfern Fiedelstrich,  
Während vom Gebirg herüber  
Süßter Klang mein Ohr beschlich!

In zweifarbig Tuch geschlagen,  
Knebelten mich Spang und Knopf,  
Einen Höcker sollt ich tragen  
Und als Hut solch schwarzen Topf!

Besser läßt, das sieht doch jeder,  
Mir der grüne Schützenrock,  
Auf dem Hut die Schildhahnfeder,  
Stutzen auch und Alpenstock!

Wachtstehn sollt ich nachts vor Zelten!  
Lullt mein Wachen sie in Ruh?  
Legt der Herr den mir geschmähten  
Schlummer wohl dem ihren zu ?

Besser als durch mich geborgen  
Stellt in Himmels Schutz ich sie;  
Und vor Liebchens Haus am Morgen  
Stand als Ehrenwacht ich früh.

Morgen, wenn die Schüsse schüttern,  
Mutter, denkt, daß fern von Euch  
Im Gebirg bei Hochgewittern  
Mich erschlug ein Wetterstreich!

Besser will mir's behagen!  
Kann doch auf den Lippen treu  
Euren, ihren Namen tragen,  
Wie der blühndsten Rosen zwei!\*

Und der Morgen stieg zur Erde;  
Unter laubgem Blütenbaum

Au vacarme des tambours, j'ai bien vite décampé,  
Vers les sommets par l'appel du cor entraîné,  
Là où flottent les bannières déployées  
Des sapins verts, vaporeux, parfumés.

Qu'il m'était doux de pouvoir écouter  
Du sacristain l'archet vaillant,  
Quand la musique suave des sommets  
Me pénétrait tout doucement.

Dans l'uniforme bicolore, j'ai été ligoté ;  
Par barrettes et boutons, j'ai été baïllonné ;  
Sous le poids du paquetage, tout bossu, tout courbé ;  
Et voyez ce pot noir dont j'ai dû me coiffer !

Il vaut bien mieux, c'est évident,  
Ma veste verte de chasseur,  
La plume de coq à mon chapeau,  
Mon fusil et le bâton du randonneur !

La nuit, devant les tentes, j'étais de veille,  
Faisant le guet, ai-je bercé leur sommeil ?  
Le petit somme dont j'ai été privé,  
Le Seigneur ira-t-il le leur ajouter ?

Plutôt que moi en sentinelle,  
Mieux valait pour eux la protection du ciel !  
Et le matin, pour la fille de mon cœur,  
Je montais tôt la garde d'honneur.

Demain, ma mère, quand les salves retentiront,  
Imaginez que loin de vous, là-haut, sur les monts,  
Votre fils est tombé,  
Par la foudre frappé !

Et cela fera chaud à mon cœur meurtri  
De porter à mes lèvres, fidèle,  
Votre nom, et son nom à elle,  
Comme deux roses épanouies. »

Et l'aube poignit sur la terre ;  
Sous l'arbre en fleur, Semmin repose.

Ruht die Sennin; ihre Herde  
Weidet rings am Bergessaum.

Horch! Im Talgrund Büchsenknalle,  
Daß, aus seinem Morgenraum  
Aufgeschreckt vom rauhen Halle,  
Bang und zitternd lauscht der Baum!

Aus der Krone losgerüttelt  
Taumeln Blütenflocken hin,  
Tropfen Taus, wie Tränen, schüttelt  
Er aufs Haupt der Sennerin!

Und entsunken sind zur Stunde  
In dem Tale, grün und frei,  
Einem roten jünglingsmunde  
Wohl der blühndsten Rosen zwei.

*Anastasius Grün*

Anastasius Grün, de son vrai nom Anton Alexander Graf von Auersperg ; né en 1806 à Laibach, décédé en 1876 à Graz en Autriche ; écrivain libéral autrichien, opposé au gouvernement de Metternich ; ami de L. Uhland et de N. Lenau ; auteur de nombreuses ballades et poésies satiriques. La couleur verte symbolise pour Anastasius Grün l'espoir de liberté : d'où son pseudonyme, la couleur verte de certains recueils qu'il a publiés et la symbolique des couleurs dans la dernière strophe. (Note de Michel Callou.)